

Je cite Welter :\*)

« Eyschen war nämlich ein Meister der heimatlichen Rede. Niemand hat das Luxemburgische reiner gesprochen ; dem Fremdwort ging er mit bewusster Aengstlichkeit aus dem Weg. Die herrlichste Huldigung brachte er ihr in der Festrede zur Einweihung des Dichterdenkmals Dicks und Lentz am 11. Oktober 1903. »

Aussi bien, les auteurs du dictionnaire luxembourgeois en cours de publication — entreprise de longue haleine et méritoire au premier chef — auront fort à faire pour opérer le redressement souhaitable de nos fâcheuses habitudes linguistiques.

Me tromperais-je en opinant que l'habitude du patois se réclame avant tout de raisons de commodité et du moindre effort, que viennent opportunément masquer des considérations sentimentales ?

Il s'imprime chez nous des rapports de section centrale émanant d'hommes sans formation universitaire, mais dont la forme française fort honnête autorise les meilleurs espoirs.

Pourquoi leurs auteurs ne parleraient-ils pas français à la tribune, au risque même de menues déviations dont personne ne songerait à leur faire grief ?

Une accoutumance d'un an ou deux les mettrait à même de rendre des points à plus d'un parmi les gradués qui en prennent à leur aise avec la langue de Bossuet.

Les débats cesseraient de patauger.

Leur niveau s'en trouverait rehaussé.

Bien sûr, le bureau de la Chambre et le banc du Gouvernement devraient commencer par prêcher d'exemple.

Nous avons connu une époque où les représentants du peuple rivalisèrent de zèle dans leurs modes d'expression.

L'allure générale du Parlement en bénéficiait largement.

Maints d'entre eux honoraient la tribune par la haute tenue de leurs discours, Paul Eyschen en tête.

Et comment n'insisterions-nous pas, soit dit en passant, sur l'urbanité qui, au temps jadis, en maint débat au contenu acerbe, caractérisait les propos des jouteurs aux prises ? sur ce ton de bon alois et de bonne éducation, trop souvent délaissé de nos jours, à la tribune comme dans la presse ?

Quant à nos intellectuels, il n'est que de leur recommander une meilleure tenue dans l'emploi du français, qu'à coup sûr ils connaissent suffisamment pour nous épargner les défaillances dont certains d'entre eux paraissent familiers.

Le français, dit-on avec raison, est une langue difficile. Une longue initiation y suffit à peine. Tous les jours j'apprends le français, disait François Coppée.

\*) Nicolas Welter, das Luxemburgische und sein Schrifttum, S. 149.